

Études littéraires



Pierre Savard, *Jules-Paul Tardivel, la France et les États-Unis (1851-1905)*, Québec, les Presses de l'Université Laval, Collection « les Cahiers de l'Institut d'histoire », 1967, 499 p.

Jean Darbelnet

Volume 2, numéro 1, avril 1969

La France et le monde hispanique (XVIII^e et XIX^e siècles)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500067ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500067ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Darbelnet, J. (1969). Compte rendu de [Pierre Savard, *Jules-Paul Tardivel, la France et les États-Unis (1851-1905)*, Québec, les Presses de l'Université Laval, Collection « les Cahiers de l'Institut d'histoire », 1967, 499 p.] *Études littéraires*, 2(1), 120–122. <https://doi.org/10.7202/500067ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1969

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ouvrages canadiens faire l'objet de travaux aussi soignés et utiles.

Pierre SAVARD

Université Laval

□ □ □

Pierre SAVARD, **Jules-Paul Tardivel, la France et les États-Unis (1851-1905)**, Québec, les Presses de l'Université Laval, Collection « les Cahiers de l'Institut d'histoire », 1967, 499 p.

La thèse de M. Pierre Savard, consacrée aux idées de Jules Tardivel sur la France et les États-Unis, est un chapitre de l'histoire des idées au cours du dernier tiers du XIX^e siècle. Dans une certaine mesure, elle relève aussi de ce qu'on appelle depuis quelque temps « l'imagologie », c'est-à-dire de l'étude des images que chaque pays projette sur les autres. Et à ce propos, il est intéressant de noter avec M. Savard que cet aspect des études historiques avait été entrevu par Fustel de Coulanges lorsqu'il faisait observer que la façon dont les faits sont compris est parfois plus importante que les faits eux-mêmes.

Le titre de l'ouvrage semble annoncer une biographie, et c'est bien d'une biographie intellectuelle qu'il s'agit, mais l'homme dont on nous relate les combats a été choisi pour sa qualité de témoin représentatif de son temps et de son pays. Son activité intellectuelle est en effet intimement liée à la situation du Canada français entre 1872 et 1905. Cette situation, Tardivel l'a vue d'une façon constante par rapport aux États-Unis et à la France, chacun de ces pays étant tour à tour, suivant les individus et suivant les moments, un pôle d'attraction ou de répulsion. Dans le cas de Tardivel on peut dire que l'évolution politique et religieuse de

ces deux pays l'a incité au repliement, le Canada ne pouvant, d'après lui, s'inspirer ni de l'exemple américain, ni de l'exemple français.

Les circonstances sont pour beaucoup dans la façon dont Tardivel s'est fait l'interprète de la France et des États-Unis auprès de la classe moyenne canadienne-française. Né aux États-Unis, il quitte son pays à l'âge de 17 ans pour faire ses études classiques au séminaire de Saint-Hyacinthe. À ce moment-là, il ne parle pas un mot de français. À sa sortie du séminaire, quatre ans plus tard, il retourne dans son pays natal mais, très vite, il décide de revenir au Canada où il se fixe définitivement. C'est alors qu'il devient journaliste et il le restera jusqu'à sa mort. Il accède à cette profession à une époque où la presse d'opinion n'est pas encore étouffée par la grande presse d'information et où un homme peut encore être propriétaire d'un journal, le diriger et y défendre ses idées. L'étude de M. Savard évoque les servitudes et les grandeurs de ce journalisme familial et artisanal : si Tardivel a dû s'astreindre à diverses besognes matérielles pour imprimer son hebdomadaire, il a aussi bénéficié d'une indépendance qui lui a permis de ne jamais s'inféoder à un parti. Américain anglophone, devenu Canadien francophone et porté tout naturellement par sa culture française et par ses idées religieuses à suivre l'actualité politique et sociale de la Troisième République, possédant en outre une tribune bien à lui, il était bien placé pour tenir ce rôle d'observateur de deux pays qu'il s'était assigné. Peu de vies professionnelles ont connu une telle unité de cadre et d'inspiration.

Dans un discours prononcé à la Chambre française, le comte Albert de Mun définit la Contre-Révolution comme une doctrine « qui fait reposer la société sur la loi

chrétienne », alors que la Révolution « prétend fonder la société sur la volonté de l'homme et non sur celle de Dieu ». Cette définition circonscrit assez bien les idées politiques et religieuses de Tardivel. Mais la situation ne pouvant être tout à fait la même dans la France républicaine et dans un dominion de la Couronne britannique, c'est plutôt sous le signe des idées ultramontaines qu'il convient de situer l'action de ce journaliste indépendant qui a constamment rompu des lances tantôt avec les catholiques libéraux et les francs-maçons de France, tantôt avec les tenants de l'américanisme, dont M^{re} Ireland.

Journaliste ultramontain, c'est ainsi qu'il nous est présenté dans le premier chapitre, et il le restera jusqu'à son dernier souffle. À ce propos on peut regretter que M. Savard n'explique pas davantage la genèse des idées ultramontaines de son auteur. Sans doute il mentionne l'influence qu'ont exercée sur le jeune Américain transplanté, d'abord le séminaire de Saint-Hyacinthe, « forteresse du catholicisme intégral », « citadelle ultramontaine », avec ses professeurs et son supérieur, M^{re} Raymond, puis plus tard, quand Tardivel était rédacteur au *Canadien*, son directeur, Israël Tarte. Mais ce qui manque, ce sont les étapes de cette adhésion intellectuelle à la doctrine ultramontaine. Étant donné la richesse de la documentation réunie par M. Savard, l'abondance et la précision des références infrapaginales, on se dit qu'il y a là un phénomène dont il reste peu de traces écrites.

Quoi qu'il en soit, Tardivel une fois en possession de sa doctrine se situe tout naturellement par rapport aux personnalités politiques et religieuses des deux pays dont il s'occupe. Il est curieux de noter que des écrivains que nous classons

aujourd'hui sans hésitation parmi les traditionalistes se sont rendus coupables à ses yeux d'un dangereux libéralisme. C'est le cas de Paul Bourget et de Ferdinand Brunetière. Ayant tous deux été témoins dans leur pays des violentes campagnes anticléricales, ils ont, de passage aux États-Unis, admiré la façon dont les Américains ont su concilier le christianisme et le monde moderne. Dans le cas de Bourget, il faut dire que Tardivel est mort trop tôt pour bien connaître la dernière phase de l'évolution des idées politiques et religieuses de cet écrivain. René Bazin, par contre, n'encourra aucun reproche, mais le comte de Mun, même avant son ralliement, inquiétera Tardivel par l'audace de son programme social.

Il faut dire aussi que celui-ci se fait l'adversaire résolu de toute initiative qui continue l'œuvre de la Révolution ou même de toute concession à l'esprit nouveau. Pour lui, les Canadiens français doivent se garder des atteintes du protestantisme, du féminisme (qui se développe d'abord dans les pays protestants), de l'étatisme et de l'anglomanie, qu'il s'agisse des mots ou des mœurs. Le livre d'Édouard Demolins, *À quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, n'est pas pour lui plaire ; c'est une manifestation de ce dangereux engouement de la bourgeoisie française pour tout ce qui vient d'outre-Manche ou d'outre-Atlantique.

Encore aujourd'hui, quiconque arrive au Québec en provenance des pays anglophones s'étonne de la rareté des bibliothèques publiques. En lisant M. Savard, on apprend, sans qu'il y ait nécessairement lien de cause à effet, que Tardivel mena une campagne contre l'ouverture de bibliothèques dues à la générosité d'Andrew Carnegie. D'une façon générale, les idées américaines risquent de « dénationaliser » les Canadiens français, et, à cet égard,

celles qui émanent d'une France dominée par la franc-maçonnerie sont aussi nocives.

On est tenté de voir en Tardivel un représentant du nationalisme canadien-français de son époque, Mais M. Savard signale que son auteur se tient à l'écart de la Ligue nationaliste, qu'il taxe de laïcisme. Son nationalisme, en tout cas, est linguistique aussi bien que culturel et il l'est même à l'égard de la France. Reconnaisant que le parler des Canadiens français se caractérise par ses archaïsmes et ses anglicismes, il demande qu'on garde les premiers, comme étant authentiquement français, et qu'on fasse la chasse aux seconds. Dès le début de sa carrière, il a dénoncé le danger de l'anglicisation, et doublement précurseur à cet égard, il a reproché aux Français leur passivité devant la marée montante des anglicismes.

La pensée de Tardivel a été statique; elle n'a jamais varié. Le temps lui a donné tort, mais s'il était encore de ce monde, il ne s'avouerait pas vaincu. En tout cas son immobilisme ne l'a pas empêché d'être prophète à l'occasion. On nous explique aujourd'hui que l'industrialisation augmente l'écart entre les pays développés et les pays sous-développés. C'est en fait ce que faisait observer Tardivel en disant que le progrès moderne tend sans cesse à rendre les riches plus riches et les pauvres plus pauvres. Et quand nous parlons de mutation de l'espèce humaine, nous faisons écho, dans un esprit bien différent, il est vrai, à sa crainte que les progrès des sciences et des techniques au XIX^e siècle n'aient bouleversé les lois de la nature (et, ajoutait-il, celles de Dieu).

On peut juger par ce qui précède de la fidélité avec laquelle M. Savard a suivi pas à pas la pensée de son auteur. On peut dire qu'il a su faire revivre Tardivel à travers l'actualité

dont celui-ci a été le témoin. La seule réserve qu'on puisse faire à cet égard est que le souci de rapporter les circonstances de chaque polémique ne lui laisse pas toujours le temps d'interrompre la narration pour nous faire part de ses réflexions.

On relèvera très peu d'erreurs dans cette masse de détails précis et elles sont mineures. À la page 25 il convient de rendre au « général MacMahon » et son maréchalat et sa particule. Il y a également lieu de rectifier trois autres détails d'ordre terminologique. Il n'y a eu de ministre de l'Éducation nationale en France qu'à partir de 1932; en 1899 (p. 355) le ministre en question détenait le portefeuille de l'Instruction publique. En 1877 (p. 109) le comte de Mun ne pouvait être élu qu'à la Chambre des députés, l'Assemblée nationale s'étant séparée le 31 décembre 1875. Enfin il faudrait préciser que l'École normale de Sèvres a été créée pour former des professeurs femmes de l'enseignement secondaire, le mot *maîtresse* (p. 353) évoquant plutôt le primaire. Mais ce sont là des erreurs bien vénielles et qui n'enlèvent rien à la valeur de l'ouvrage. La façon dont M. Savard a traité son sujet en fait une importante contribution à l'histoire du Canada français.

Jean DARBELNET

Université Laval

□ □ □

Norman PAXTON, **The Development of Mallarmé's Prose Style**, with the original texts of twenty articles, Genève, Librairie Droz, 1968, 176 p.

N. Paxton ne se propose pas, comme J.-P. Richard, de combler l'hiatus « entre Mallarmé sorcier de l'expression et Mallarmé méta-